

1916, LE 31 OCTOBRE

Nous étions dans la tranchée, les uns contre les autres, pour une courte pause. J'étais parti en avant, pataugeant dans la glaise et la flotte qui inondaient le fond du boyau, pour voir si le ravitaillement pouvait passer. Mes hommes étaient posés sous des bâches et attendaient la prochaine salve d'obus. Nous étions là depuis trois jours, à survivre dans des boyaux mouvants, englués dans la boue. Nous ne savions plus si nous avions faim ou froid, sans arrêt à l'assaut et rampant d'un entonnoir de 105 à l'autre, avec pour seule idée : survivre.

Alphonse était rentré du PC. Je le trouvai au bout de la tranchée. Il avait ramené un pain et une fiole d'eau-de-vie à partager. Inutile de nous passer la consigne, c'était toujours la même : nous devions tenir. Quelques jours plus tôt, Douaumont avait été repris et Vaux serait le prochain fort à conquérir. Peu importaient les pertes, seul comptait l'objectif.

Comme d'habitude, les tirs se rapprochaient, amplifiant le vacarme et la pluie de glaise. Notre court répit était terminé. Il fallait aussi vite que possible se disperser, vaincre la succion de la boue et bouger. La tranchée venait d'exploser. Alphonse m'attrapa par le bras et m'entraîna dans un cratère voisin de 210. Je hurlai « à l'assaut » à mes hommes, en vain... qui pouvait m'entendre dans ce vacarme ? Je bondis, une explosion dressa un mur d'eau et de boue devant moi et stoppa net ma progression. Un cri rauque attira mon

attention : un compagnon agonisait dans le trou voisin. Je soutins son regard de douleur et de peur. Pas le temps. L'humanité nous avait quittés. Une autre explosion : des membres volaient dans la tranchée d'à côté, ce qui restait de mes hommes mourait. Alphonse était encore près de moi. Je hurlais la haine de tout ça, le dégoût de la vie, nous étions des choses de boue. Soudain, un bruit surpassant le reste.

Tout s'arrêta.

JEUDI 8 NOVEMBRE 2018

Le paysage défilait derrière la vitre du TGV. La ville et ses beaux immeubles avaient vite disparu, cédant l'espace urbain à des pavillons aux jardins fleuris entourés de pelouses verdoyantes et coquettes. Puis, mètre après mètre s'imposèrent en bordure de voie des constructions aux arrière-cours sans lumière. Sans transition, des cubes géants et bétonnés se dressèrent, semblant s'entrechoquer tels des dominos en mouvement, asphyxiant des centres commerciaux déjà à l'agonie... Enfin, colonisant le béton, la nature se dévoila. Tout d'abord timidement, puis audacieuse, elle reprit sa place, sereine, sûre d'elle et magnifique.

Ce nouveau paysage de champs et de bosquets l'apaisait. Son regard était tellement peu habitué à se porter si loin ! Les couleurs des forêts de cette mi-automne s'entremêlaient dans un mélange magique de tonalités rousses et verdoyantes. Elle avait posé son visage contre la vitre et se laissait porter... Elle avait tellement besoin d'air.

Trois heures plus tôt à Paris, engueulade avec Serge, son patron. Elle supposait qu'il avait un rendez-vous bien plus important ce week-end que d'aller réaliser lui-même un reportage à l'occasion du centenaire de l'armistice de 1918 à Verdun. Elle avait tout d'abord refusé catégoriquement, arguant qu'elle n'était absolument pas une spécialiste des conflits et encore moins de la chose militaire. Qui plus est, elle n'avait jamais mis les pieds à Verdun. Le ton était monté et, pour

finir, Serge lui avait imposé ce pensum. Elle était stagiaire en voie de titularisation depuis peu au *Courrier Parisien*, un quotidien réputé. Son embauche, hélas, restait encore à l'état de promesse. Dans tous les cas, elle n'était pas en position de force pour négocier quoi que ce soit. Elle n'avait pas eu le choix et, impuissante et furieuse, se retrouva seule assise dans le cagibi qui lui servait de bureau, devant la tâche à accomplir. Il ne lui restait plus qu'à acheter son billet de train et à partir. C'était ça ou elle perdait son job.

Bercées par le rythme du train, ses pensées la ramenaient irrésistiblement vers le passé, vers la douleur. Une multitude d'images et de souvenirs s'imposaient comme un enchaînement d'épreuves face auxquelles elle avait souvent renoncé, jusqu'à en perdre le simple désir de vivre. Elle le ressentait au plus profond d'elle-même, dans ses angoisses tapies qui en venaient parfois à la faire souffrir physiquement. La vie était devenue difficile. Pourtant tout avait bien commencé, elle avait été heureuse il y a bien longtemps.

Le paysage se troubla, les visages aimés se dessinèrent dans le flou de ses larmes. Non, elle n'avait rien pardonné, après toutes ces années la douleur était encore vive...

Le haut-parleur la fit sursauter. Verdun, Meuse TGV ! Elle était arrivée. Elle se leva d'un bond, saisit sa valise, descendit du train et se trouva désemparée au milieu de nulle part : Meuse TGV était une gare en pleins champs.

Elle prit le premier taxi qui attendait. Après tout, son patron paierait !

Roger, le chauffeur, capta son humeur dès les premiers instants, quand elle monta dans le taxi et aboya :

— Verdun s'il vous plaît, Hôtel le Montaubain.

Elle était tassée plus qu'assise au fond de la banquette. Roger l'observait du coin de l'œil dans le rétroviseur. Les bras croisés en position de défense, les yeux fixés sur l'extérieur, regardait-elle au moins le paysage ? Il était incapable de le dire. Son regard semblait perdu. Elle devait avoir l'âge de sa fille et il émanait d'elle une détresse, une fragilité, qui l'émurent et aiguïsèrent sa curiosité. Il tenta de lier conversation :

— Vous êtes là pour les cérémonies ?

Surprise, elle sursauta.

— Oui, si on veut...

Ne s'avouant pas vaincu par sa froideur, il ajouta :

— Vous connaissez Verdun ?

— Non.

Il continua au hasard :

— Vous êtes là pour des recherches ?

— Des recherches de quoi ?

— A l'occasion du centenaire, beaucoup de familles viennent sur les traces d'un grand-père ou d'un arrière-grand-père, pour enquêter et tenter de reconstituer son histoire.

— Je n'ai plus de famille.

— Ah, je suis désolé, je ne voulais pas être indiscret.

De nouveau le silence s'installa.

Elle l'observait. Il semblait bienveillant et chaleureux. Peut-être pouvait-elle commencer son enquête en interrogeant cet homme. Il était sans doute du coin et possédait des informations précieuses sur le sujet. Elle était toujours exigeante sur l'écriture de ses articles. Elle ne voulait en aucun cas que sa rédaction soit une énumération de détails, relatant les cérémonies comme allaient le faire beaucoup d'autres : la

venue du président, les réactions des uns et des autres etc. Elle voulait autre chose, coller au plus près de la vie de tous ces soldats ; raconter leurs histoires en somme ! N'était-ce pas la raison pour laquelle le journal l'avait embauchée, elle, une jeune journaliste fraîchement sortie d'école ?

– Je suis journaliste et je dois faire un reportage sur les commémorations.

– Ah ! Et vous travaillez pour quel journal ?

– *Le Courrier Parisien*.

– Ah oui, je connais...

– Oui, il a une diffusion nationale.

Elle voyait défiler le paysage et découvrait le long du parcours les bornes kilométriques de la Voie Sacrée, toutes surmontées de casques de poilus. Des photos d'époques postérisées jalonnaient par endroit le trajet et plongeaient les passants dans le souvenir de la triste réalité du conflit. Elle sentit un poids dans sa poitrine. Pour la première fois, elle prit conscience de l'horreur de cette guerre. Oui, ces lieux semblaient habités, tout le rappelait.

Le chauffeur la ramena à la réalité contemporaine.

– Vous avez un plan d'action pour votre reportage ?

Elle hésita.

– Non, ce n'est pas moi qui devais être là, je ne connais pas du tout la région. Je sais juste ce que je ne veux pas faire, une énumération des faits, ennuyeuse et stérile.

Roger, dans un élan généreux, lui proposa :

– Vous ne pouvez pas mieux tomber ! Je suis membre d'une association qui entretient les lieux de mémoire. Je pourrais vous servir de guide si vous voulez ! Ah, voilà, nous arrivons à l'hôtel.

Après avoir garé la voiture devant la porte, il se retourna et lui tendit la main :

—Je m'appelle Roger, nous pourrions commencer dès demain après-midi si cela vous convient ?

Surprise par la proposition, elle hésita, mais ne tarda pas à saisir l'opportunité qui lui avait permis de croiser cet homme providentiel et répondit :

—Je vous remercie, si vous êtes disponible demain pourquoi pas ? Je m'appelle Katell.

—Très bien, dans ce cas à demain après-midi, je passerai vous prendre... disons vers 14 h ?

—Très bien !

Elle lui régla la course.

—Merci, à demain et bonne soirée.

—Bonsoir ! A demain.

Elle claqua la porte de la voiture et disparut comme une ombre dans le hall de l'hôtel.

Elle avait heureusement appelé avant de quitter Paris pour réserver une chambre. Avec les commémorations et les nombreux visiteurs attendus, tout était complet dans de nombreux hôtels. Elle avait dû joindre plusieurs établissements avant de trouver enfin une chambre pour trois nuits.

La réceptionniste voulant sans doute se laisser aller à quelques confidences, ne tarda pas à le lui rappeler.

—Vous avez réservé la dernière chambre. La vue n'est pas extraordinaire mais elle est confortable.

—Merci, dit Katell.

Elle attrapa la clé et se dirigea vers l'ascenseur. Elle trouva sa chambre à l'étage au bout du couloir.

Effectivement la vue sur cour était sinistre, mais cela lui était égal. De toute façon, il faisait déjà nuit. Elle se laissa tomber sur le lit et ouvrit son ordinateur. Elle avait un nouveau mail de son patron, elle l'ouvrit, agacée, se demandant ce qu'il avait encore à lui dire. Elle ne décolerait pas et se sentait humiliée.

Il lui faisait encore tout un discours sur le reportage qu'elle devait rendre dans les trois jours. La manière de rédiger, ce qu'il attendait d'elle, etc. Il lui avait déjà seriné tout ça quelques heures auparavant.

Elle avait décidé de ne pas écouter ses conseils, mais de suivre son intuition et d'écrire ce qu'elle ressentait. Prise dans ce carcan bien malgré elle, ce serait son espace de liberté.

Le mail se terminait par un vague mot d'excuse de lui avoir imposé ce voyage, mais que cela faisait partie du métier, bla, bla, bla....

Exaspérée, elle claqua l'écran de son portable et le poussa à l'autre bout du lit.

Allongée, les yeux fixant le plafond, elle réalisa qu'elle n'avait pas dîné. De toute façon, elle n'avait pas faim.

Elle repensait à Roger, ce chauffeur de taxi. Avait-elle eu raison d'accepter son aide ?

Elle avait toujours l'habitude de se débrouiller seule mais il semblait passionné et bienveillant. De plus, elle ne connaissait vraiment rien à la ville, ni à ce conflit. Elle sentit la panique l'envahir : serait-elle à la hauteur ? Comment traiter un sujet aussi complexe ? Son boss aurait-il cherché à la pousser dans ses retranchements avant de l'engager en CDI ? Et si c'était une manœuvre pour la virer ? Mais oui ! Tout était calculé ! Comment avait-elle été aussi naïve ? Quel salaud !

Elle devait faire le grand saut. Elle allait lui prouver qu'elle était capable de rédiger un bel article, mais à sa façon ; ce serait sa revanche.

Elle se recroquevilla sous la couverture. Elle se sentait mal, sa famille disparue lui manquait. Ce vide dans son existence lui semblait à jamais impossible à combler. Elle s'endormit d'un sommeil agité.

VENDREDI MATIN

Assise en tailleur sur son lit, croquant avec gourmandise dans sa tartine de pain frais dégoulinante de miel, Katell était plongée dans la lecture des documents touristiques trouvés dans sa chambre. Entre deux gorgées de café, elle recensait tous les lieux indispensables à découvrir et espérait ainsi se forger une opinion sur la ville et ses monuments. Elle devait comprendre le déroulement de la bataille de Verdun. Elle avait besoin de connaître les tenants et aboutissants de cette boucherie. Au fil de sa lecture et des images illustrant les textes, son estomac s'était noué. Elle avait repoussé son plateau du maxi petit-déjeuner qu'elle avait commandé, l'appétit coupé.

Verdun gardait une mémoire vive de la Grande Guerre. Elle découvrait qu'aujourd'hui de nombreux monuments édifiés après le conflit témoignaient de ces heures sombres auprès des générations futures. Hélas, ce message fort n'aura pas suffi, on connaissait tous la suite de l'Histoire, pensa-t-elle.

Elle avait la matinée pour sortir et déambuler dans le centre-ville. Elle n'apercevait rien de sa fenêtre ; elle voulait découvrir Verdun. Comme prise par un sentiment d'urgence, elle se leva et s'habilla en hâte, attrapa son sac et sortit. En fermant la porte de sa chambre, elle découvrit un couloir spacieux et coquet. La veille, habitée par la colère et le ressentiment, elle avait ignoré la décoration chic et familiale de l'hôtel.

Katell remit la clé à la réceptionniste.

– Bonne journée Madame !
– Merci, pouvez-vous m’indiquer le monument de la Victoire ?

– Oui bien sûr, vous sortez à gauche et prenez la rue Mazel, celle où se trouvent tous les commerces et vous verrez, il est sur votre gauche. Vous ne pouvez pas le manquer !

Elle le savait très bien, elle l’avait déjà étudié sur le plan de la ville dans sa chambre. Elle souhaitait juste parler à cette jeune femme qui l’avait accueillie la veille avec un franc sourire, lui inspirant un élan de sympathie qu’elle n’avait pas ressenti depuis longtemps.

Une fois dans la rue, elle s’étonna de la clarté de la pierre des façades. Elle s’imaginait une ville sombre et triste, elle s’était trompée. Soudain, sur sa droite, une échappée lumineuse vers le pont franchissant la Meuse laissait deviner le quai de Londres, lieu indiqué sur son plan, où elle irait plus tard.

Elle flânait en regardant les vitrines des magasins, quand soudain sur sa gauche apparut la place dominée par le monument de la Victoire. Elle fut saisie par la majesté du lieu. Les remparts surplombant cet immense escalier symbolisaient-ils la dureté de tous les poilus à emporter cette victoire ? Il fallait monter ; pour elle qui était loin d’être sportive, c’était un gros effort. Tandis qu’elle comptait chaque marche, elle pensait à toutes ces vies détruites, éclats de chair et de sang. Arrivée au sommet de l’esplanade, elle se concentra pour déchiffrer le premier texte inscrit dans le marbre :

Où se sont brisées les suprêmes espérances de l’Allemagne impériale. C’est ici qu’elle avait cherché à remporter un succès bruyant et théâtral. C’est ici qu’avec une fermeté tranquille la France lui a répondu : « On ne passe pas. »

Honneur aux soldats de Verdun... Ils ont semé et arrosé de leur sang la moisson qui lève aujourd'hui.»
Raymond Poincaré

Une puissante émotion mêlée à un sentiment de gratitude la submergea. Vous êtes venus ici, vous étiez fiers de défendre votre patrie, de vous battre pour nous, mais vous êtes morts, sans vous perdre, songeait-elle.

Le deuxième texte gravé, écrit par Maginot, insistait sur les leçons à tirer de ce conflit pour les générations futures et rendait un hommage appuyé et mérité à tous les poilus rassemblés *dans l'intimité glorieuse de votre livre d'or, dans ce sanctuaire dédié au plus grand héroïsme humain.*

Elle arriva dans une crypte qui abritait le livre d'or des soldats. Du haut des marches, au centre, jaillissait une fontaine. Le bruit de l'eau, s'écoulant doucement au centre de l'escalier monumental pour se jeter dans la Meuse en contrebas, participait au recueillement et à la solennité du lieu. Le tout était dominé par une sculpture monumentale représentant un « guerrier franc », gardien muet et symbolique de notre confort d'aujourd'hui.

Perdue dans ses pensées, Katell se laissa glisser dans la descente et recompta machinalement les marches : soixante-treize.

D'en bas elle se retourna pour admirer la globalité du site. Non, personne ici ne pouvait les oublier, les poilus accompagnaient le quotidien. Elle prenait peu à peu conscience de la force du devoir. Tous ces hommes, ensemble, avaient tout sacrifié dans une volonté de vaincre l'ennemi et de protéger leurs

familles restées à l'arrière. Nombre d'entre eux ne les avaient jamais retrouvées.

Katell songea alors à son désespoir et à ses colères. Un sentiment étrange l'habitait. De la compassion, une certaine parenté avec la détresse de ces soldats qui l'invitait à relativiser ses propres drames ; et cela lui fit un bien fou.

Ses pas suivirent la ligne verte du gazon menant naturellement le visiteur au quai de Londres. Là, Verdun lui offrit un autre visage, celui d'aujourd'hui, celui des cafés, des restaurants et leurs terrasses pleines de vie. Il faisait beau, la foule présente pour les commémorations du centenaire s'y pressait tout en déambulant nonchalamment sur le quai. Le regard perdu dans les eaux vertes de la Meuse, elle se dirigea vers la tour ancienne dominant le bout du quai : la Tour Chaussée, lut-elle, vestige d'une des portes d'entrée de la ville médiévale édifiée en 1380. Face à ce témoin d'un autre siècle, elle aperçut de l'autre côté du pont le monument des Enfants de Verdun qu'elle avait relevé dans son guide.

Alors qu'elle traversait, son téléphone sonna. Elle regarda le numéro affiché. Encore son patron qui la fliquait ! Elle décrocha, irritée.

– Allô Katell ?

– Oui c'est moi !

– Je viens aux nouvelles, j'espère que vous êtes bien installée et que tout se passe bien ?

– Pour quelqu'un qui n'a jamais mis les pieds à Verdun et qui ne connaît rien au reportage qu'elle doit faire, ça se passe au mieux.

– Katell, ne soyez pas négative, cela fait partie de votre formation, savoir s'adapter, improviser...

– Pourquoi m'avez-vous envoyée ici ?

— Cela n'a rien de personnel... Pierre devait s'en occuper mais il a perdu sa grand-mère hier matin et n'était donc plus disponible. Je n'avais que vous sous la main.

Elle se trouva bête d'avoir imaginé une cabale contre elle, et resta sans voix.

— Jusqu'à cette année, vous étiez en formation mais j'ai besoin de savoir si je peux compter sur vous en cas de coup dur. J'ai confiance, vous allez très bien vous en sortir !

— On verra... Pour le moment, je découvre la ville. Cet après-midi je visite le champ de bataille.

— Vous me notez bien les frais de location de voiture, d'accord ?

— Oui bien sûr !

— La rédaction aimerait publier votre article dans l'édition de lundi. J'attends donc vos premiers retours dès que possible.

On était vendredi ! Un sentiment de panique s'empara d'elle, pourtant elle répondit d'un ton calme :

— Vous l'aurez. Je dois vous laisser...

Et non sans ironie elle ajouta :

— J'ai du travail ! Je vous tiens au courant.

— J'attends de vos nouvelles, au revoir Katell.

— Au revoir.

Elle raccrocha.

Distraite par sa conversation téléphonique, Katell s'était avancée jusqu'au pied du monument et lui avait tourné le dos tout en terminant sa discussion. Glissant son téléphone au fond de sa poche, elle se retourna et fut saisie par la simplicité magistrale des sculptures géantes représentant cinq soldats de la Grande Guerre.

La devise patriotique « On ne passe pas » était ici magnifiquement représentée. On y lisait les noms des Verdunois morts entre 1914 et 1918.

Elle se plongeait dans son guide pour en saisir tout le sens :

Massives et géantes, les cinq statues rendent hommage à quelques figures familières de la Grande Guerre. De gauche à droite, le cuirassier avec son sabre, son casque caractéristique et sa pèlerine, image d'une armée des siècles passés d'où le cheval est en train de disparaître ; puis le territorial emmitouflé dans sa toile de tente pour se protéger des intempéries, prêt à toutes les tâches ingrates comme jeter des pelletées de cailloux sous les roues des camions de la Voie Sacrée ou creuser des tranchées ; au centre, jeune, déterminé, poings serrés, le fantassin aux cartouchières bien garnies, dans son uniforme de 1916, héros de tous les champs de bataille et vainqueur de Verdun ; ensuite, avec ses airs de vieux grognard moustachu, le colonial à la vareuse aux pans relevés et, contre les rigueurs de l'hiver meusien, une écharpe autour du cou, sans doute tirée d'un colis familial ; enfin, l'artilleur équipé de ses indispensables jumelles pour le pointage du canon, seigneur de la guerre moderne de plus en plus technique et industrielle.

Le sculpteur Claude Grange, ancien combattant lui-même, transmettait un témoignage puissant de la détermination et du sacrifice de tous les soldats de Verdun, quel que fût leur corps.

Katell, passionnée par sa visite, avait oublié l'heure et consulta soudain sa montre. Elle devait retrouver son rendez-vous à 14 h. Oh ! Elle avait juste le temps de rentrer et de s'acheter au passage quelque chose à grignoter dans une boulangerie avant l'arrivée de Roger.

Elle longea, un peu trop vite à son goût, les terrasses bondées et joyeusement animées du quai de Londres. Elle y reviendrait plus tard. Tous ces pubs et restaurants semblaient très attirants. Elle prit néanmoins le temps de lire la plaque explicative fixée à l'entrée du quai. Toutes les maisons effondrées dans la Meuse après la guerre avaient été remplacées par ce quai. Sa construction avait été parrainée par la ville de Londres. Katell, agréablement surprise par cette solidarité, apprit à cette occasion que le Royaume-Uni et le Grand-Duché du Luxembourg avaient aidé à la reconstruction de Verdun.

Rassasiée par une tartelette, elle se hâta de rejoindre son hôtel, tout en passant trop rapidement à son goût devant quelques boutiques.

Prenant du recul face aux émotions suscitées par sa promenade matinale, elle reconnut qu'elle avait été tout simplement happée par les symboles de l'Histoire. Admirative devant l'abnégation des poilus, elle abordait la visite du champ de bataille avec humilité et appréhension et se félicitait d'avoir accepté la proposition de Roger.

De retour dans sa chambre et ne voulant surtout pas le faire attendre, elle saisit un pull rapidement et dévala les escaliers. Il était déjà dans le salon.

— Bonjour, vous attendez depuis longtemps ? Je suis désolée !

— Non pensez-vous, je viens d'arriver ! Vous allez bien ?

— Oui, je vous remercie. Je vous suis, où allons-nous ?

— Je vous emmène au nord-est, visiter les forts et l'ossuaire. Si vous n'êtes jamais venue, cela vous donnera un aperçu de l'histoire des combats, et surtout des cicatrices du terrain.

Roger avait abandonné la berline rutilante qu'il utilisait pour travailler au profit d'une voiture plus campagnarde, genre berlingo.

– Montez devant, vous serez surprise, elle est très confortable malgré son apparence !

– Je voudrais vraiment vous remercier de vous occuper ainsi de moi. Sans vous j'aurais perdu énormément de temps à définir un plan de visites utiles pour mon article.

VENDREDI APRÈS-MIDI

Tout en conduisant, Roger s'informait.

— Vous êtes sortie ce matin ?

— Oui, je me suis promenée à la découverte des monuments du centre-ville. Celui de la Victoire et surtout celui des enfants de Verdun, face à cette sculpture en « V » composée du métal tordu trouvé sur le champ de bataille je suppose ? V de victoire, V de Verdun, un beau symbole, mêlant le souvenir glaçant de la guerre à la modernité de l'œuvre.

— Je vois que vous aimez analyser les choses, c'est bien ! Vous allez avoir besoin d'énergie pour digérer tout ce que vous allez voir cet après-midi.

— J'appréhende un peu, avoua-t-elle, hier encore, j'étais à Paris à m'occuper de ma petite vie, de mes articles à rédiger. Vous savez, je suis à l'essai au journal... Et puis me voilà plongée au cœur de ces événements dramatiques que tout le monde connaît sans vraiment les connaître ; je ne veux pas trahir l'esprit et la mémoire de tous ces hommes.

Le silence s'installa un moment, tandis qu'ils longeaient un édifice semblant jaillir de la falaise dominant la route

— Quel est cet ouvrage ? demanda Katell.

— C'est la citadelle, elle fut construite à la fin du XIX^e. Son important réseau de galeries souterraines résistantes aux bombardements en fit un abri majeur pendant la bataille de Verdun. L'état-major y était installé. On y trouvait des dortoirs, une boulangerie, un moulin, des cuisines, un central téléphonique, une

infirmierie. Elle était aussi équipée d'une machine élévatrice d'eau pour l'alimentation des forts et de la ville. Et surtout, on y stockait les réserves de poudre et de munitions.

– Une vraie ville souterraine, commenta Katell.

– Oui c'est tout à fait ça, j'espère que vous aurez le temps d'aller la visiter !

– Quelles sont ces statues ? interrogea Katell alors qu'ils longeaient les murs de la citadelle. On dirait des soldats !

L'allure du véhicule ne permettait pas de percevoir en détail ces imposantes sculptures.

– Ce sont seize maréchaux français de la guerre de 1870 et de 1914.

– Ils sont étonnants... Ils semblent garder la forteresse.

– Oui, des gardiens de pierre prestigieux !

Ils quittaient la ville et, tout en abordant les premiers virages précédant la forêt dont les arbres habillaient l'ancien champ de bataille, Roger racontait :

– Vous devez imaginer qu'au début de la guerre, la frontière allemande n'était qu'à une quarantaine de kilomètres d'ici. Après la guerre de 70, l'Alsace et la Lorraine étaient allemandes. Les Allemands percevaient l'avancée géographique de Verdun comme une menace. La ville était un haut lieu symbolique de la défense française avec son système de forts l'enserrant sur les hauteurs alentours. C'est le général Falkenhayn qui décida d'attaquer. Il sous-estimait l'adversaire français. Il pensait que suite au pilonnage de l'artillerie allemande qui était supérieure, les Français ne tiendraient pas et négocieraient une paix séparée. C'était sans compter sur la bravoure des soldats portés par l'élan national et la célèbre devise répétée comme un credo par tous : *Vous ne passerez pas !*

Une simple route traversait la forêt. De part et d'autre, Katell observait les troncs d'arbres surgissant d'un sol défiguré par d'immenses trous. Les vestiges d'anciens abris se succédaient, poudrière de Fleury, ouvrage de Froideterre, abri des quatre cheminées. Une succession de mémoriaux, afin que rien ne soit oublié.

— Au moment des combats, tous ces endroits n'étaient que terre, boue et désolation. Plus un seul arbre, ni même une mauvaise herbe. Des boyaux creusés permettaient aux soldats de circuler, surtout la nuit, d'une position à l'autre pour le ravitaillement ou bien la relève environ une fois par semaine, quand c'était possible. C'était un va-et-vient incessant, dans la glaise et le froid.

— Comment tout ça a-t-il commencé ? chuchota Katell, se trouvant dans un état proche de la sidération depuis qu'ils avaient pénétré dans la forêt.

— Les Allemands étaient prêts à attaquer le 11 février 1916, mais le mauvais temps les en a empêchés. Heureusement pour nous car nous n'étions pas prêts ! Le commandement militaire avait désarmé les forts de leurs plus gros canons, jugés plus utiles ailleurs. Pourtant à partir de la mi-janvier les renseignements convergeaient : une attaque se préparait. Mais Joffre pensait que ce serait une diversion pour concentrer l'attaque allemande sur un autre front. Un député, Emile Driant, qui commandait deux bataillons de chasseurs au nord de Verdun, avait déjà tiré la sonnette d'alarme début décembre, dénonçant l'impréparation des défenses auprès des députés et du Président de la République. Fin janvier, le général de Castelnau vint inspecter la garnison. Rien n'était prêt. Il n'y avait pas d'abri creusé ni de tranchée. Il ordonna des travaux importants en urgence, ce qui fut fait. Conscient du rôle important de l'approvisionnement,

il fit prendre des mesures draconiennes pour réguler la circulation sur la seule voie d'accès entre Verdun et Bar-le-Duc, la future Voie sacrée. Tout ce dispositif entraînait en vigueur mi-février. Le mauvais temps avait sauvé Verdun ; la défense était mieux organisée le 21 février que le 11.

– En fait, un grain de sable peut faire basculer le cours des choses...

– Oui, souvent, et cette fois-là ce furent les intempéries.

– Si les Allemands avaient pu attaquer le 11, que se serait-il passé ?

– Je pense que cela aurait été catastrophique pour la suite de la guerre, je ne sais pas si Verdun aurait pu résister. Par un décret d'août 1915, les forts avaient été dépouillés de leurs régiments. A Douaumont, il ne restait plus que 60 soldats alors que la garnison en comptait environ 500. Les territoriaux restés sur place ne s'attendaient pas du tout à subir une telle attaque.

– Mais pourquoi avait-on dégarni ces forts en pleine guerre ? Ça semble insensé ! s'écria Katell.

– Il faut se remettre dans le contexte de l'époque. Le haut commandement considérait que toutes les fortifications de la ceinture de Verdun avaient un rôle passif comparées aux armées de campagne en mouvement, sur lesquelles on misait tout. Ceci s'expliquait aussi par la destruction récente des fortifications de Maubeuge et de Liège par les obusiers allemands en raison des progrès de l'artillerie. Il semblait donc inutile de maintenir des forts qui ne résisteraient pas aux bombardements. De plus, le front allemand à cet endroit n'avait pas bougé depuis le début de la guerre, les combats se concentraient plutôt dans la Somme et au chemin des Dames où, là-bas, le besoin de troupes était important. Mais je suis d'accord avec vous, c'était une erreur.

- Qui a coûté cher en vies humaines...
- Il est toujours facile de refaire l'Histoire quand on a la suite du programme !

La forêt semblait s'écarter mais ce n'était qu'une impression. Un panneau indiquait *Boyau de Londres*. Une tranchée courait le long de la route, elle avait été reconstituée sur quelques mètres.

– Nous arrivons à Douaumont.

Un parking accueillait les visiteurs, mais en cet après-midi d'automne il était presque vide. Malgré la beauté des couleurs flamboyantes de la forêt sous le soleil, contrastant avec le gazon vert cru des prairies défoncées, le lieu transpirait le désastre.

Roger poursuivait sa narration, tandis qu'ils s'acheminaient vers l'entrée du fort.

– L'attaque allemande commença le 21 février 1916 par un pilonnage intensif où se déclencha une puissance de feu inattendue, pulvérisant les hommes et les abris, tandis que l'aviation allemande bombardait aussi les arrières des Français. La ville était touchée. Ce fut un tir continu toute la journée jusqu'au lendemain matin. Les bombardements ayant préparé le terrain, l'infanterie allemande submergea alors les Français quand elle attaqua le deuxième jour par le nord...

La présence sur le fort des trois drapeaux, européen, allemand et français, imposait une image forte de réconciliation.

– Vous ne dites rien Katell ?

– Non, je vous écoute ! Sur ces lieux, votre récit prend vraiment corps.

– N'hésitez-pas à m'interrompre si vous avez des questions.

– Merci, mais jusqu'ici j'ai bien compris. C'est à la fois terrible et passionnant.

Katell était impressionnée par les abords du fort. Une immense clairière où l'ouvrage occupait un point central en haut d'une butte, coiffé par un champignon de béton, vestige d'une tourelle sans doute. Mais le plus marquant était la butte en elle-même, défoncée, meurtrie, recouverte d'un gazon délicat. Combien d'hommes reposaient encore ici ? Morts dans des conditions atroces, les cicatrices de la terre en témoignaient.

Katell suivit Roger à l'intérieur, ils pénétrèrent dans la première salle saturée d'humidité. Elle marchait à petits pas incertains, chacun semblant faire écho au drame et à la mort. Roger poursuivait à voix basse, bien qu'il n'y eût personne d'autre avec eux.

– La partie centrale du fort était constituée de la caserne. Elle s'étendait sur deux étages, un rez-de-chaussée et un sous-sol, et comportait de nombreuses salles. On trouvait au rez-de-chaussée la laverie, la cuisine, la boulangerie, l'hôpital, le poste de commandement et les réserves de munitions. A l'étage inférieur, la citerne d'eau, deux réservoirs et la réserve de poudre. Elle était occupée par soixante hommes le matin du 25 février 1916.

Roger poursuivait, emporté par son récit. Ils passaient d'une salle à l'autre, suivant le couloir central, un escalier débouchait sur plusieurs niveaux.

– Le fort de Douaumont était en effet devenu un objectif essentiel pour le commandement allemand qui comptait mettre tout en œuvre pour le conquérir. Il représentait un refuge sûr au milieu du champ de bataille, un abri parfait pour stocker des munitions, reposer les troupes, soigner les blessés les plus urgents et mettre les autres à l'abri avant leur évacuation ; c'était aussi un point d'appui important et stratégique pour la poursuite du mouvement en direction de Verdun. La vue du fort, pour les troupes allemandes

arrivant par le nord, était impressionnante et minait leur moral avant l'attaque.

— Cela ne les a pas empêchés de donner l'assaut non ?

— Effectivement, ce fut un pilonnage incessant de l'artillerie allemande digne de l'Apocalypse. Au bois des Caures, au nord-ouest d'ici, ce sont 80 000 obus qui tombèrent en 24 heures. Les positions françaises furent disloquées. En quelques heures, les massifs forestiers furent écrasés par cette pluie d'acier et remplacés par un décor lunaire. Le lieutenant-colonel Driant, qui était aussi officier à Verdun et dont je vous ai parlé précédemment, y a trouvé la mort. Des 1200 hommes des 56^e et 59^e bataillons de chasseurs à pied sous ses ordres, déployés dans le bois, ne resteront que 110 rescapés.

— Les photos des livres d'Histoire... ajouta Katell dans un souffle.

— Et derrière ce pilonnage, l'infanterie allemande progresse mais contre toute attente rencontre des résistances. Parmi les trous d'obus, des survivants jaillissent et maintiennent en échec les Allemands obligés la plupart du temps de se déplacer en colonne à cause de la dégradation du terrain. On ne peut qu'admirer la résistance héroïque de ces soldats, pour beaucoup livrés à eux-mêmes, se regroupant et ne lâchant pas un pouce de terrain.

— Et le fort ?

— Douaumont est l'objectif. Le 25 au matin, l'attaque du fort commence et dure toute la journée. Les forces allemandes à pied progressent depuis le nord. Au coucher du soleil, vers 17 h, le lieutenant Brandis de la 8^e compagnie du 21^e d'infanterie allemand ne se trouve qu'à 700 mètres du fort. Il observe. Celui-ci semble inerte au milieu de la bataille tandis que partout autour des groupes se livrent des combats sanglants. Brandis décide d'y aller avec quelques

hommes et ils arrivent sans encombre jusqu'au réseau de barbelés, ouvrent une brèche à la cisaille et descendent dans le fossé à l'aide d'un tronc d'arbre. Là, ne rencontrant aucune résistance, ils trouvent des entrées et pénètrent dans le fort. Ils parcourent les couloirs et finissent par tomber sur une soixantaine de territoriaux sans armes et ébahis qui sont immédiatement fait prisonniers. Douaumont est tombé.

Katell était sidérée par ce récit.

— C'est incroyable ! Comment cela a-t-il pu se produire ? Tous ces hommes n'ont pas entendu les combats autour ? C'est difficile à croire ! Pourquoi n'ont-ils pas tiré ? Et pourquoi les hommes qui se battaient, se voyant submergés, ne se sont-ils pas réfugiés dans le fort ?

— Oui, on peut se poser la question. Il semble impossible que la violence des bombardements autour d'eux soit passée inaperçue. Pourtant, ils n'étaient pas informés du rapprochement des troupes allemandes et du déroulement de la bataille. Ne recevant aucune consigne de l'état-major, ils n'ont pas réagi. Cela peut être une explication. Quant aux Français qui livraient combat, ils étaient trop occupés à tenir leurs positions pour penser à se réfugier dans le fort, ce qui aurait pu passer pour un abandon. Avec le recul, on peut relever le manque d'anticipation de l'état-major et la désorganisation des communications que les Allemands avaient rendues quasi impossibles par leurs bombardements incessants.

— Tous ces morts... cela semble tellement inutile aujourd'hui.

— Je vous engage à lire des extraits des souvenirs du général Pétain qui ont été publiés par *l'Illustration* en 1936 à l'occasion du 20^e anniversaire de l'offensive allemande. Vous y trouverez un témoignage précieux

concernant les combats pour la rédaction de votre article.

Roger se retourna, il était seul dans le couloir. Il fit un pas en arrière, Katell était entrée dans une des salles adjacentes et restait là, absorbée par la lecture d'un immense panneau. Il s'en approcha :

Lettre de poilu, 18 septembre 1916

A Verdun, une division, dans l'espace d'une relève, laisse en moyenne 4000 hommes. La terre elle-même change de forme ; les collines, sous les coups de rabot des obus perdent leurs reliefs, leurs contours. Le paysage prend cet aspect jamais vu ; cet aspect de néant, cette apparence croulante de fourmière et de sciure, où des échardes, des fétus, des débris de choses mêlés comme de la paille dans du mauvais pain, rappellent qu'il y a eu des bois, des fusils, des brancards, on ne sait quoi de concassé là. On ne vit plus...

On ne dort plus, on ne mange plus, on range les morts sur le parapet, on ne ramasse plus les blessés. On attend le moment fatal dans une sorte de stupeur, dans un tressaillement de tremblement de terre, au milieu du vacarme dément.